Psychanalyse en crise

Benoît Virole

2011 - 2022

Résumé

La psychanalyse traverse une crise grave touchant ses fondements épistémologiques. Pour sortir de cette crise, la psychanalyse doit à la fois assumer la nécessité de sa démarcation spécifique dans le monde scientifique, mais elle doit aussi se dégager de la croyance en la possibilité d'une intelligibilité analytique de l'ensemble de la complexité du psychisme, pour développer une pensée investigative, ouverte, curieuse, capable de dialoguer avec les sciences contemporaines.

Situations

La psychanalyse, issue de la découverte par Freud de l'inconscient à la fin du XIX^{ème} siècle, se déploie depuis plus d'une centaine d'années en Occident mais aussi dans de nombreux pays du monde. Elle a inspiré de larges pans des sciences humaines, de la psychiatrie à l'anthropologie, en passant par la psychologie, l'éducation, l'esthétique et l'histoire. Dans les pays occidentaux, la psychanalyse a influencé les représentations collectives de l'enfance, du couple, de la famille, de la sexualité. En France, des générations de travailleurs sociaux, de médecins psychiatres, de psychologues sont installées au sein d'un système de pratiques inspirées de la psychanalyse.

Mais, aujourd'hui, la psychanalyse est en crise. Son recul est sensible dans les pratiques professionnelles. Des États-généraux se sont tenus regroupant des analystes de diverses obédiences. Le constat de la crise est collectif. Présentons quelques indices. Les thèses freudiennes du rêve réalisateur de désir, du lapsus révélateur et du complexe d'Œdipe sont devenues banales. La psychanalyse, qui faisait scandale dans sa jeunesse, est devenue une vieille dame respectable à qui on demande son avis sur la manière d'éduquer les enfants et de vivre sa vie amoureuse. La sexualité infantile, la puissance de l'agressivité, l'ambivalence inconsciente, la signification symbolique suscitent autant de résistances qu'au moment

de leur découverte par Freud. Mais ces résistances ont changé de forme. La psychanalyse a été dégradée dans l'idéologie contemporaine. Elle ne sent plus le soufre, n'apporte plus la peste. Elle est neutralisée par l'évolution des mœurs et des consensus hédonistes. Elle est comparée à d'autres techniques psychothérapeutiques et évaluée dans son efficacité pragmatique à soulager la souffrance psychique et à procurer du « bien être », en négligeant son apport scientifique dans la connaissance de l'Homme.

Sa perte d'influence dans le monde de la littérature et des arts est nette. Beaucoup d'auteurs et d'artistes côtoient la psychanalyse mais elle n'est plus une source directe d'inspiration. Sa présence en littérature est surtout effective dans les romans policiers où elle est exploitée pour la fiction (le secret, la confession intime, l'amour clandestin, la confidentialité). Quant à la philosophie, elle a mené une trajectoire entrelacée avec le courant lacanien aux alentours des années 1970. Aujourd'hui, les liens se sont rompus et la mode hédoniste tend à dénaturer l'apport freudien. Enfin, dans le monde des sciences, en biologie, en sociologie et anthropologie, la psychanalyse ne constitue plus une référence. Sa disparition dans la psychiatrie anglo-saxonne anticipe son extinction progressive dans la psychiatrie française.

Ces quelques indices suffisent à illustrer la gravité de la crise de la psychanalyse. Comment pouvons-nous l'interpréter? Le premier facteur qui vient à l'esprit

est la dimension temporelle. Cent ans est une longue période pour la pérennité d'une doctrine dans l'histoire des idées. Rares sont les corpus de pensée qui peuvent durer un siècle entier sans une modification, un abandon ou une réfutation. Le cadre sociétal de la naissance de la psychanalyse et celui dans lequel nous vivons se sont éloignés l'un de l'autre. La découverte de l'inconscient par Freud s'est faite dans la société bourgeoise à Vienne à la fin du XIX^{ème} siècle. La place du père de famille, le rôle dévolu aux femmes, le regard porté sur l'homosexualité sont marqués par ce contexte. Tout un discours à l'encontre de la psychanalyse se déploie sur l'argument du relativisme culturel des thèses psychanalytiques. La disjonction entre la psychanalyse et les valeurs idéologiques actuelles est croissante.

La libéralisation des mœurs dans les sociétés occidentales ne peut masquer l'extension de la religion. Cette extension n'est pas un bon pronostic pour la pérennité de la psychanalyse. La religion est un système institué qui répond à des aspirations humaines puissantes et qui ne tolère pas la mise à nu de ses fondements. La psychanalyse aura fort à faire pour conquérir ou conserver une place dans des sociétés où la religion occupe une place centrale. La religion n'est pas le seul facteur. La montée en puissance des cultures non occidentales, avec leurs structures anthropologiques et leurs médecines de l'âme, ne fait pas bon ménage avec une psychanalyse découverte chez les patientes viennoises de la fin du XIX^{ème} siècle¹. L'ethnopsychiatrie n'a pas complètement tort lorsqu'elle dénonce la prétention de la psychanalyse à rendre compte, avec les mêmes modèles, de la vie psychique d'un patient juif new yorkais et celle d'un paysan du Niger.

1. Elisabeth Roudinesco a dégagé les trois facteurs qui favorisent l'établissement de la psychanalyse dans une aire culturelle : (1) l'existence d'un savoir psychiatrique, impliquant un regard scientifique sur la folie qui la soustrait aux conceptions démonologiques et sacrales ; (2) la pénétration de la psychanalyse dans le champ intellectuel en général, notamment à travers la littérature et la philosophie ; (3) l'existence d'un état de droit, même lorsqu'il s'agit de gouvernements dictatoriaux, ce qui n'est pas le cas avec les régimes totalitaires. Roudinesco E., *Généalogie*, Paris, Fayard, 1984, p. 82-85.

Après tout, l'invitation à l'association libre, le rituel du divan, pourraient être comparés, en principe, à des dispositifs « shamaniques » occidentaux. D'un autre côté, si la psychanalyse est une théorie locale, au statut comparable à celle d'un shaman mongol ou d'un guérisseur vaudou, alors il s'en suit un relativisme dont l'aboutissement est la disparition de la psychanalyse comme connaissance de l'inconscient de l'Homme. La différence consiste dans l'élaboration d'une théorie qui dans le cas de la psychanalyse a une portée interprétative en anthropologie générale, et dans l'autre cas, le shamanisme, une efficacité symbolique dans un cadre culturel étroit. À partir du moment où une théorie présente une générativité lui permettant d'interpréter les autres théories, elle devient une métathéorie. Elle obtient *de facto* un statut épistémique de rang supérieur. Tout relativisme culturel dessert la psychanalyse en la réduisant à une conception locale et en altérant son statut de métathéorie².

La crise clinique

Selon le sociologue Alain Ehrenberg, nous assistons à une modification de la relation entre le normal et le pathologique³. Le malade mental, objet de la psychiatrie, était un sujet souffrant de son sens intime (Maine de Biran) ou de sa réalité psychique (Freud). Aujourd'hui, la représentation de la pathologie mentale se distribue autour de deux pôles, celui du handicap psychique et de la victime d'un stress. Le malade mental devient un handicapé psychique, un sujet déficitaire avec un trouble des fonctions supérieures ou avec une anxiété congénitale qui le limitent dans son autonomisation. Seconde figure, la victime de stress est débordée par un traumatisme dont elle doit expulser la trace. Le mal n'a que deux localisations possibles. Soit il vient du génome et on ne peut que compenser socialement ses effets handicapants. Soit

2. Cela ne doit pas dispenser les analystes de s'intéresser à la culture de leurs patients, aux langues, aux singularités symboliques, aux structures de parenté, avant de se risquer à des tentatives de compréhension analytique transculturelle.
3. Ehrenberg A., « Les changements de la relation normal – pathologique, À propos de la souffrance psychique et de la santé mentale », *Esprit*, N° 304, p.130-155, 2004.

il vient de l'extérieur sous la forme d'une attaque dont il faut corriger les effets. La réalité psychique, entité dynamique capable de transformation, a disparu des représentations collectives. Le handicap est compensé par des prestations mesurables. La victime du traumatisme est débarrassée de ses séquelles par une thérapie brève centrée sur l'abréaction du facteur stressant. Cette modification de la représentation de la souffrance psychique a un impact pour la psychanalyse.

La nouvelle donne de la pratique de la psychanalyse est la suivante : la cure type d'analyse (plusieurs séances hebdomadaires d'une durée de quarante cinq minutes, non gratuite, terme indéfini) est devenue inadaptée aux modes de vie actuels. La psychothérapie en face à face et à un rythme hebdomadaire tend à se substituer au format des trois séances hebdomadaires sur divan. Les motifs pratiques et financiers ne sont pas les seuls impliqués dans ce changement. La nature de la demande a changé car la nature des troubles psychiques à la source de l'appel vers l'analyste a changé. La demande d'analyse est devenue plus rare sinon limitée aux personnes fortunées désireuses de devenir psychanalystes. Elle émane moins de patients tous venants. Les patients ne veulent plus s'engager dans l'analyse, même ceux pour lesquels les entretiens préalables laissent envisager une bonne indication. Plusieurs facteurs expliquent ce fait. La temporalité indéfinie de l'analyse s'accorde mal avec l'accélération de notre temps sociétal. Le doute sur son efficacité est aussi un frein.

Arrêtons nous un instant sur la suspicion de l'inefficacité thérapeutique. Passons sur les attaques contre le charlatanisme supposé des psychanalystes et leurs défauts en commençant par ceux de Freud. La psychanalyse est incarnée dans des pratiques réalisées par des praticiens. Ceux-ci peuvent être des analystes responsables comme des charlatans. C'est là le lot commun de toute activité humaine et ne peut être utilisé à l'encontre de la psychanalyse en elle-même. Doit-on rejeter le Droit sous le prétexte que certains juges sont des hommes aux pratiques douteuses ? De toutes façons, cette suspicion est déplacée. La psychanalyse n'est pas, *en essence*, une technique thérapeutique mais une investigation de l'inconscient au travers de la parole (pour les adultes), du jeu sym-

bolique (pour les enfants) et des productions culturelles (psychanalyse appliquée). Le succès d'une cure ne se mesure pas dans le *gain d'adaptabilité* d'une personne vis-à-vis de son environnement social, professionnel, familial, sexuel, mais dans le *gain d'intelligibilité* que cette personne ressent vis-à-vis d'elle-même. Ce gain d'intelligibilité a pour le sujet une valeur thérapeutique.

La question de l'efficacité recouvre un enjeu plus profond. La psychanalyse a-t-elle encore prise sur les maux dont souffrent les patients ? Les formes psychopathologiques ont évolué. Les névroses de défense, hystérie, obsession, phobie, ne se voient plus guère, et en tout cas, pas de la même façon que du temps de Freud. Les demandes envers l'analyste ne relèvent plus majoritairement de souffrances névrotiques mais de souffrances dépressives, anxieuses et narcissiques. Pendant des années, le terme « d'état-limite » a sauvé la nosographie psychanalytique. Ces états limites s'insinuaient entre les pôles des névroses, des psychoses et des perversions mais ne remettaient pas en cause leur suprématie. Les états-limites sont devenus si fréquents que l'on est obligé de se demander s'il ne faut pas repenser ces nouvelles formes. Nous rencontrons alors la difficulté du renouvellement de la psychanalyse.

L'impossible renouvellement

L'histoire de la psychanalyse a été marquée par des scissions depuis les premières découvertes de Freud. Les conflits avec Fliess, Jung, Adler, Rank et autres ont été largement commentés. La psychanalyse a dû lutter pour maintenir la spécificité de l'inconscient devant les tentatives de dénégation, de dénaturation et de rationalisation. Cette lutte perdure aujourd'hui sous des formes différentes⁴. Il n'est pas certain que leur objet concerne aujourd'hui la défense de la théorie. On observe surtout des rivalités d'écoles et à l'intérieur des écoles des rivalités de personnes. La raison de ces conflits est connue. L'objet de la psychanalyse, l'inconscient, est retors à toute institutionnalisation. Les institutions psychanalytiques oscillent entre l'église, la secte, l'univer-

4. Cf. « Courants de la psychanalyse contemporaine », *Revue française de psychanalyse*, sous la direction d'André Green, Puf, 2001.

sité et la bande fraternelle⁵. Certaines ont tendance à fonctionner – pas toujours – sous un mode dogmatique, confondant la formation des analystes avec des intérêts claniques. D'autres fonctionnent sur un mode élitiste, à base de listes fermées de membres, et deviennent des caricatures d'un *establishment*. L'attraction conservatrice, les intérêts carriéristes, la peur de l'excommunication, la fusion rassurante dans la pensée de l'autre et la peur de sa propre pensée se conjuguent dans un alliage pesant. Le catalyseur de cet alliage est lié au transfert. La psychanalyse opère une déconstruction de tout lien de filiation et met en critique les fondements œdipiens des structures groupales. Caricaturons les effets de cette déconstruction. Toute émergence d'une trajectoire individuelle est interprétée comme un effet de transfert non liquidé et une révolte infantile contre l'autorité instituée. Tout énoncé théorique émis par un analyste est suspecté d'être une rationalisation ou une attaque contre un autre analyste, bref un symptôme névrotique, voire une construction délirante. Le drame de la psychanalyse est que parfois cette suspicion est juste, parfois elle ne l'est pas. Elle ne possède pas de méthode pour savoir si l'on est dans un cas dans un autre. Nous touchons alors au problème du consensus en psychanalyse.

Le rapport entre clinique et théorie

Le recours aux cas cliniques en psychanalyse est problématique. Il oscille entre l'absence de toute référence (par exemple chez Laplanche) à des récits extensifs proches de la nouvelle littéraire (chez Freud) en passant par l'utilisation de vignettes (la plupart du temps). Le cas a le statut d'une illustration, mais non celui d'un fait, *a fortiori* celui d'une preuve. Seule la communauté des expériences entre analystes permet de générer un consensus. Mais ce partage d'une expérience clinique est difficile. Tel matériel avec tel

patient sera interprété de façon différente par divers analystes et par un même analyste dans des contextes transférentiels distincts. Il existe un vrai problème de communication en psychanalyse. Ce problème a des effets délétères sur la lisibilité de sa littérature.

La littérature psychanalytique est immense au vu du nombre d'ouvrages. La densité réelle des apports théoriques n'est pas à la mesure du papier consommé. Beaucoup de textes sont des gloses à partir de concepts ou de segments isolés de la pensée freudienne. D'autres sont des applications disgrégatives de la théorie voire de purs essais scolastiques. La littérature analytique est pleine de faux livres faits de reformulations, de synthèses d'autres auteurs, et de dérivations sur des concepts isolés de leurs contextes. Si on prend un des concepts de la psychanalyse, par exemple la projection ou l'hystérie, et qu'on étend sa portée, on obtient un champ nouveau d'intelligibilité mais au prix de la restriction des autres concepts. La souplesse est une des qualités du système conceptuel freudien mais elle peut tourner au non sens et aux incohérences. Le discours psychanalytique a tendance à la dilution discursive où s'enchaînent des définitions circulaires, des effets stylistiques et des références auto-légitimisantes à des maîtres. D'autres livres contiennent des abstractions philosophiques détachées de toute base clinique et proposent une toute puissance explicative sur la totalité du fait humain – ce à quoi Freud s'était toujours opposé. Enfin, certains dérivent vers un esthétisme littéraire et jouent des effets de plume. Les éditeurs en sciences humaines, pris par les contraintes du marché, influent sur les contenus, écartent les œuvres techniques, demandent des simplifications, des titres accrocheurs, renforcent les aspects sensationnalistes, et poussent à la vulgarisation pour augmenter les chiffres de vente. Inversement, des collections éditoriales en psychanalyse prennent le parti de limiter leurs éditions au cercle des membres de leur association, qui sont souvent les membres de leur comité de lecture, tournant ainsi en vase clos. Ne caricaturons plus. Des œuvres originales sont régulièrement publiées offrant un apport nouveau à la théorie. L'histoire réelle de la psychanalyse est celle de ces contributions qui prolongent la pensée freudienne quitte à en infléchir certaines composantes. Il existe aussi des ouvrages de nature historique et épistémologique qui éclairent les sous-

5. Par exemple, dans « *Le psychanalysme* » de Robert Castel en 1973, écrit en plein essor de la psychanalyse en France : « La psychanalyse se doit de vivre sur le mythe de la révolution permanente par l'inconscient, mais elle se sent rongée de l'intérieur par le spectre de la routinisation bureaucratique. » (p.195). Cf. aussi les deux ouvrages de François Roustang, *Un destin si funeste* (1976) et *elle ne le lâche plus* (1981), aux Éditions de Minuit.

sements de la psychanalyse et permettent de disposer d'une vision claire de ses difficultés sans sombrer dans l'hagiographie de Freud⁶.

Les difficultés théoriques

La psychanalyse n'est pas un corps doctrinaire fermé. Elle est un ensemble d'hypothèses et d'assertions problématisées. Donnons quelques exemples de questions ouvertes. L'angoisse est-elle au service de l'autoconservation, comme indicateur de danger pour l'organisme, ou bien est-elle une transformation de la libido? Que signifie l'expression échanger un but de satisfaction pulsionnelle pour un but de valeur culturelle plus élevée et déssexualisée? Le surmoi, composé des représentations introjectées des interdits parentaux, se met-il en place après la phase œdipienne ou existe-t-il dès le début de la vie? Comment le moi peut-il se prendre lui-même comme objet? La question économique du masochisme, celle de la double inscription de la représentation, la nature de la symbolisation, la provenance des fantasmes originaires sont également des problématiques ouvertes parmi tant d'autres. En fait, on peut prendre n'importe quelle notion de la psychanalyse et la problématiser. La psychanalyse est une théorie incomplète, pleine de lacunes et de contradictions. Ce n'est pas une critique de validité. Toute tentative scientifique de compréhension du réel se heurte à des contradictions et à des impasses. Ces problématiques ne sont pas des obstacles au débat scientifique en psychanalyse. Elles en sont les forces vives. Cependant, il est remarquable qu'après plus d'une centaine d'années d'existence, beaucoup de ces problématiques ne soient pas résolues. Doit-on les considérer comme les restes insolubles liés aux choix initiaux de la pensée freudienne (l'énergie, le principe de plaisir, la représentation mentale, les topiques, les dimensions de la métapsychologie)? S'agit-il d'une résistivité de la vie psychique, devant des méthodes, des pratiques, des théorisations insuffisantes à en rendre compte? D'un obstacle logique lié au fait que le psychisme ne peut se prendre lui-même comme objet d'étude? La persistance de ces problématiques signifie-t-elle que

la psychanalyse ait atteint ses limites? Cela n'est pas impossible. La psychanalyse peut n'avoir plus rien à dire, plus rien à découvrir, soit parce que son objet d'étude est épuisé – pourquoi s'interdire de penser cela? – soit parce que sa méthode et ses concepts ont atteint leurs frontières.

La concurrence des neurosciences

La psychanalyse est issue de la pensée du XIX^{ème} siècle. Dans la formulation de sa métapsychologie (en particulier par sa théorie de la représentation), comme dans son arrière plan épistémologique, elle est liée aux savoirs de l'époque. La pensée de Lacan est également datée puisqu'elle inscrit la psychanalyse dans le mouvement du structuralisme des années 1960. Aujourd'hui, en 2021, l'arrière plan épistémologique est celui des neurosciences. Faisons-en une apologie provocante. L'imagerie fonctionnelle localise avec précision les zones du cerveau impliquées dans les tâches cognitives et en établit une cartographie apportant des enseignements nouveaux sur la façon dont les opérations mentales sont organisées et séquencées. La dissociation pathologique entre ces modules de traitement retentit sur la façon de penser, de communiquer, de ressentir les émotions. La neuropsychologie confronte les données de la clinique des patients cérébro-lésés avec les données des PET-SCAN, des IRM et construit des modèles modulaires du fonctionnement de la pensée. Ces modèles rendent compte non seulement des troubles lésionnels, mais, par analogie, des troubles du développement chez l'enfant, et par extension de certains troubles psychopathologiques (phobies, troubles obsessionnels compulsifs, troubles anxieux). Les recherches en électrophysiologie permettent de connaître les corrélats neuronaux des différentes stimulations sensorielles et des tâches cognitives. Les sciences cognitives, aux ramifications multiples, proposent des modèles téléologiques du fonctionnement de la pensée en s'appuyant sur des simulations informatiques. En rajoutant à cette liste, les avancées en génétique, en psychopharmacologie, les travaux sur les cellules neuronales souches, on conçoit la légitimité du succès des neurosciences, tant en recherche fondamentale que dans ses applications cliniques. On peut comprendre le désintérêt croissant

6. Cf. Ellenberger H.F., *Histoire de la découverte de l'inconscient*, 1970, et Sulloway J., *Freud, biologiste de l'esprit*, 1979.

de beaucoup de psychiatres et de psychologues et leur engagement dans ces approches plus aptes, selon eux, à rendre compte de l'autisme, des troubles du développement de l'enfant, de la schizophrénie, les troubles de la pensée, de la dépression. L'esprit de découverte souffle dans les neurosciences. Il ne souffle plus en psychanalyse.

L'indifférence de l'autre scène

La réponse de la majorité des psychanalystes devant l'avancée des neurosciences est l'indifférence. Selon eux, la psychanalyse se déploie sur une autre scène que celle de la science. La spécificité de l'inconscient impose une théorisation alogique et l'abandon des prétentions à sa connaissance objective. Qu'a-t-on besoin de connaître les zones corticales activées dans le cerveau du patient lorsqu'il associe en séance ? Ou de connaître les soubassements cognitifs de ses évocations mentales ? Ou de savoir que la mémoire est modulaire ? Cela n'a aucun intérêt car l'écoute analytique est orientée sur le sens et non sur la physiologie qui le produit. Si l'on insiste un peu et qu'on confronte ces analystes aux succès des neurosciences, une autre réponse est amenée. De toutes les façons, les critères de la scientificité ne s'appliquent pas à la connaissance de l'inconscient. Un objet quelconque recueilli lors d'une psychanalyse (pensée, acte, rêve, symptôme) peut posséder à un moment donné une valeur *A* et dans un autre contexte de la cure une valeur *B* inverse à celle de *A* sans que cela ne gêne aucunement puisque une des découvertes de Freud porte justement sur l'absence du principe de contradiction dans l'inconscient. Tout énoncé analytique peut être renversé en son contraire sans que la rationalité de la psychanalyse en pâtisse. Seules peuvent être réfutées les assertions ayant une valence réelle (par exemple, « Moïse fut un égyptien », « les premiers hominidés vivaient en horde », « il existe une transmission des caractères acquis »). Mais comme la plupart des thèses analytiques traitent d'éléments observables dans le cadre de la relation intersubjective, elles ne peuvent pas être réfutées. Elle n'est pas une science au sens des critères de Popper⁷. À propos des théories de Freud et d'Adler, Popper écrivait ainsi :

« Quant aux deux théories psychanalytiques, elles relèvent d'une autre catégorie. Elles sont purement et simplement impossible à tester comme à réfuter. Il n'existe aucun comportement humain qui puisse les contredire. Ceci n'implique pas que Freud et Adler n'aient pas eu une représentation exacte de certains phénomènes ; je suis convaincu, quant à moi, qu'une grande part de ce qu'ils avancent est décisif et tout à fait susceptible de trouver place, ultérieurement, dans une psychologie scientifique se prêtant à l'épreuve des tests. Cela signifie, en revanche, que les observations cliniques dont les analystes ont la naïveté de croire qu'elles confirment leurs théories ne sont pas plus en mesure de le faire que ces confirmations que les astrologues croient quotidiennement découvrir dans leur pratique. Quant à l'épopée freudienne, du moi, du ça et du surmoi, on n'est pas plus fondé à en revendiquer la scientificité que dans le cas de ces récits qu'Homère avait recueillis de la bouche des dieux. Certes, les théories psychanalytiques étudient certains faits, mais elles le font à la manière des mythes. »⁸

La psychanalyse a donc ses critères, ses méthodes, son objet, son langage, ses objectifs et tout le reste lui est étranger. La plupart des analystes acceptent l'idée d'un facteur biologique mais pour eux la biologie ne pourra jamais expliquer le vécu subjectif. Il leur est aisé de montrer que les neurosciences idéalisent leurs résultats sans jamais pouvoir rendre compte de l'unification des fonctions cognitives, de l'intentionnalité, de la conscience et du désir. Les faiblesses des neurosciences justifient en retour le splendide isolement de la psychanalyse. En clair, que chacun reste chez soi et tout ira pour le mieux.

La synthèse

Une autre réponse consiste à tenter la synthèse. Elle accepte les apports des neurosciences et tente de rien rejeter de l'apport freudien (ou le moins possible). Elle part de l'hypothèse suivante. Les structures découvertes par la psychanalyse (les instances, les pulsions, les mécanismes de défenses) sont décrites à un autre niveau par les neurosciences. La métapsychologie et les sciences biolo-

7. Popper K.R., *La logique de la découverte scientifique*, 1959, Payot, 1973.

8. Popper K.R., *Conjonctures et Réfutations, La croissance du savoir scientifique*, conférence British Council, 1953, 1963, Payot, 1985, p. 66.

giques sont congruentes mais ne se situent pas à la même échelle. Par exemple, la compréhension du phénomène de l'anxiété peut être affinée par sa relation à l'inhibition de l'action, bien décrite par les sciences cognitives, tout en restant fidèle à la conception freudienne d'un signal de danger pour l'intégrité du moi. La même démarche vaut pour les conduites symptomatiques. Elles peuvent être décomposées en constituants élémentaires, grâce à l'apport des sciences cognitives, puis reliées aux structures neuronales grâce à l'apport des neurosciences, tout en étant guidées par les effets de sens dont la psychanalyse rend compte. Tout dépend donc du niveau d'observation où l'on se place⁹. La psychanalyse décrit des objets syncrétiques, des « corps naturels d'avant Lavoisier », dont les sciences cognitives permettent de dévoiler la structure et dont les neurosciences explicitent l'implémentation biologique. Une telle approche suppose que toutes ces disciplines respectent leur niveau d'engagement. Or, ce n'est pas ce que l'on observe. Les neurosciences expliquent les activités psychiques en tenant nul compte des apports de la psychanalyse. Inversement, celle-ci continue à théoriser sur ses cas cliniques sans se préoccuper de l'apport des sciences contemporaines. La synthèse reste ainsi circonscrite à des tentatives passionnantes mais marginales¹⁰. Une première raison tient à la nécessité des autonomies méthodiques.

9. Daniel Wildlöcher : « Le même état mental, qu'il s'agisse d'un acte purement psychique ou d'un comportement observable, peut être analysé de manière différente selon le niveau d'observation que l'on adopte. La pensée délirante ou obsessionnelle qui paraît une entité simple à l'observateur qui en prend connaissance, le fantasme inconscient que l'interprétation psychanalytique décèle derrière les pensées conscientes, sont constituées, à un autre niveau d'observation, par un ensemble d'inférences, et dans l'acte de parole, d'un ensemble de processus lexicaux, syntaxiques et sémantiques qui échappe à l'observation du clinicien. D'autres méthodes, principalement expérimentales, sont nécessaires pour que ces opérations constitutives de l'état mental deviennent visibles. » Daniel Wildlöcher, « La psychopathologie entre Claude Bernard et Darwin », *Les évolutions, Phylogénèse de l'individuation*, Puf, 1994, p.148.

10. Pommier G., *Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse*, Flammarion, 2004. Cf. aussi tout le courant de la neuro-psychanalyse, et en particulier Lisa Ouss *Vers une neuro-psychanalyse*, Odile Jacob, 2009 ainsi que Jean-Benjamin Stora, *La neuro-psychanalyse*, Puf, Que sais-je ? 2006.

Les phénomènes décrits dans les neurosciences sont des objets objectivables au travers d'une instrumentation physique (imagerie, tests, dispositif) permettant le recueil de données interprétées par un observateur. En psychanalyse, les phénomènes sont intersubjectifs et l'instrument de recueil des données (la situation de cure, la dynamique de transfert) est centré sur les perturbations subjectives ressenties par l'analyste à l'écoute de son patient. Il n'y a pas d'objectivation mais co-construction subjective.

Une autre raison tient à la nature des pulsions. La théorie des pulsions et de leur intégration dans la sexualité génitale permet la compréhension des relations d'objets. Mais ces pulsions sont des inobservables. Elles ne sont connues que par leurs manifestations. Elles sont déduites. Une science se déploie toujours sur des forces ultimes hypothétiques. Beaucoup de sciences se sont développées en acceptant des inconnues au sein de leur théorisation. Mais, à un moment donné, il faut lever les inconnues. Or, en psychanalyse, le recours aux pulsions impose le maintien d'une métaphore énergétique non mesurable. Celle-ci devient difficile à maintenir dans un épistémé centré sur la discontinuité des agents agissants et leur appréciation quantitative. L'épistémé de la psychanalyse est celui du *continu* (la pulsion) et des mouvements dynamiques portant sur ce continu. La métaphore hydraulique qui court en permanence sous l'économie du système psychique freudien est explicite. Une poussée se paye d'une déflexion. Le retour de la libido sur le moi génère une tension. Sa projection à l'extérieur du moi appauvrit cette instance¹¹. L'appareil psychique freudien traite de mouvements continus. Ce continu n'est pas discrétisé. Il n'est donc pas mesurable. Toute évaluation de la validité de la psychanalyse à partir d'un épistémé du discontinu n'a aucun sens. Toute tentative de relier le continu des pulsions aux approches quantitatives des neurosciences est également vouée à l'échec.

11. On retrouve dans cette conception la loi physique de l'égalité constante et nécessaire entre action et réaction. Tout corps mû par un autre d'une manière quelconque exerce sur lui en sens inverse une réaction telle que le second perd une quantité de mouvement exactement égale à celle que le premier a reçu (cf. Le court, p. 311).

L'intégration

Une troisième voie consiste à se positionner à l'intérieur d'une démarche intégrant la complexité du déploiement du vivant. Cette voie part du principe suivant. La complexité du vivant est hors de la portée d'un système théorique quel qu'il soit mais il est possible de réaliser dans cette complexité des sections locales d'intelligibilité. La psychanalyse opère une de ces sections, les neurosciences en réalisent une autre, l'immunologie également, la biologie de l'évolution aussi, et ainsi de suite. Aucune de ces sections d'intelligibilité ne peut prétendre recouvrir la totalité du système complexe du vivant. Mais les objets traités sont liés dans le déploiement du système et correspondent à différents niveaux d'intégration. La notion d'intégration des niveaux de déploiement du vivant n'est pas une donnée nouvelle. Elle est au cœur de la pensée de Jackson, de l'organo-dynamisme d'Henri Ey et la psychosomatique de l'École de Paris¹².

À l'intérieur de cette complexité, nous ne sommes pas dépourvus. Le terme de complexité n'est pas un concept cache misère que l'on utilise pour se tirer d'affaire lorsqu'un problème devient ardu et que l'on ne dispose pas d'outils pour le rendre intelligible. Il correspond à un paradigme solide, celui des systèmes dynamiques complexes. Un système dynamique complexe est un système de forces en interactions constituées chacune de plusieurs facteurs interagissants, dont l'identité n'est pas connue *a priori* et dont les valeurs peuvent changer continuellement alors que les paramètres du système global restent constants¹³. Un système complexe permet l'articu-

lation entre une variation continue et un apparaître discontinu. C'est une donnée intéressante pour l'articulation entre la psychanalyse et les neurosciences.

Un élément essentiel pour caractériser un système dynamique est d'identifier ses *attracteurs*. Un attracteur caractérise l'évolution des systèmes dynamiques en schématisant la trajectoire décrite par un système avant d'entrer dans un état d'équilibre. Par exemple, un pendule simple qui oscille en perdant de l'énergie suit des trajectoires en spirales qui vont converger vers un *point fixe*. Ce point fixe est nommé attracteur du système « oscillation du pendule ». Le système s'installe dans un état stationnaire (attracteur) qui le caractérise. La première propriété d'un système dynamique est celle de *l'historicité*. L'amplitude du mouvement d'un pendule dépendra de la force de l'impulsion de départ. Les perturbations apposées à sa marche par des contingences externes (frottements) vont modifier sa trajectoire et sa durée d'oscillation. Une autre propriété des systèmes dynamiques est celle de la *singularité*. L'évolution de chaque système est unique même si les systèmes sont identiques au départ.

Enfin, une dernière propriété importante des systèmes dynamiques est celle de *l'émergence*. Ces systèmes génèrent de l'apparaître phénoménologique. Pour reprendre l'exemple du pendule, système dynamique simple, la pose d'un crayon sur la boule d'un pendule lancé de façon rotative au-dessus d'une feuille de papier montre le dessin d'une spirale convergente vers un point fixe, attracteur du système. Cette propriété permet de comprendre comment un système situé à un niveau intermédiaire entre deux espaces de nature différente peut produire des événements, des traces, dans chacun de ces deux espaces. L'oscillation du pendule ne permet pas de visualiser l'attracteur du système mais sa projection sur le plan du papier permet d'identifier l'attracteur. Inversement, le repérage du dessin d'une spirale sur un papier permet d'identifier la dynamique oscillante qui lui a donné naissance. En considérant que la feuille de papier et l'espace d'oscillation correspondent à des substrats différents, il est compréhensible qu'un même système dynamique puisse exprimer sa nature dans des plans distincts de réalisation. Les attracteurs sont des entités virtuelles, inobservables, mais dont

12. Marty P., *L'ordre psychosomatique*, Payot, 1980, et *Les mouvements individuels de vie et de mort*, Payot, 1976, ainsi que *La psychosomatique de l'adulte*, Puf, Que sais-je?, 1990, et Smadja C., *Les modèles psychanalytiques de la psychosomatique*, Puf, 2008, pour le lien avec la complexité, cf. Marty P., « Organisations et désorganisations psychosomatiques, à propos de la complexité d'un système naturel », *Les théories de la complexité*, autour de l'œuvre d'Henri Atlan, 1991.

13. Pour une introduction aux systèmes dynamiques, Abraham F.A., *A Visual Introduction to Dynamical Systems Theory for psychology*, The Science Frontier Express Series, 1989. Pour les questions de modélisation, Le Moigne J.L., *La Modélisation des systèmes complexes*, Dunod, 1999, pour une approche philosophique, Edgar Morin, *Introduction à la pensée complexe*, ESF éd., Paris, 1990.

les interactions sont déterminantes de l'évolution du système.

Penser le psychisme en terme de système complexe libère un horizon nouveau. Il devient possible de penser dans un cadre unifié les manifestations de l'inconscient et les dynamiques observables à d'autres niveaux de l'organisme. Dans l'espace neuronal, car les dynamiques de conflits d'attracteurs peuvent être observées dans la physiologie neuronale que cela soit à l'échelle du neurone, à celle des colonnes corticales ou à celle des vastes assemblées neuronales. Dans l'espace immunitaire, car l'ensemble du système immunitaire possède des propriétés dynamiques complexes, permettant des interactions avec le système neuro-endocrinien. Dans l'espace génétique, dans la mesure où le génome n'est pas un système clos hors de toute influence mais un système complexe possédant des propriétés de clôture nécessaire à sa finalité mais étant en relation avec l'environnement. Cette dernière dimension est fondamentale. Elle peut faire accueil à un des points les plus problématiques de la pensée freudienne, sa dépendance de la transmission phylogénétique de l'expérience acquise.

L'enracinement lamarckien

Jusqu'à l'extrême limite de sa vie, Freud a défendu, y compris contre ses amis les plus proches (Ernest Jones), la transmission héréditaire des caractères acquis¹⁴. La puissance universelle du conflit œdipien, l'angoisse de castration, la culpabilité inconsciente ne sont compréhensibles que parce qu'elles sont transmises de génération en génération à partir d'un fait originaire que Freud a persisté à penser réel : la mise à mort du père de la horde primitive par les frères unis. Malgré l'absence de preuves anthropologiques, Freud a défendu la transmission phylogénétique des traumatismes qui l'a amené à se rallier à la théorie de Lamarck.

14. Freud s'est toujours présenté comme un partisan des thèses de Lamarck. Ce qui ne signifie pas la négation des thèses de Darwin. Celui-ci admettait l'hérédité des caractères acquis et Lamarck admettait l'évolution des espèces. Sur le plan de l'histoire des idées, la démonstration détaillée a été établie par les épistémologues anglo-saxons et en particulier F. J. Sulloway.

La psychanalyse n'est pas dépendante de l'adhésion à la réalité de ce traumatisme originaire et de sa transmission par les traces mnésiques. Lacan a proposé une alternative puissante. Le meurtre symbolique est interne au langage ; le mot est le meurtre de la chose, la fonction paternelle est celle qui sépare, disjoint. Nul besoin d'une transmission phylogénétique, puisque le langage porte en son sein (!) la coupure symbolique. Pourtant, cette question de l'originaire ne peut être évacuée par le recours à l'ordre symbolique. Tout homme qui perd son père (l'évènement le plus important de la vie d'un homme selon Freud) constate l'étonnante récurrence de la consommation des dépouilles, de la culpabilité des enfants, des alliances fraternelles et de l'incorporation symbolique (repas funéraire). Il est difficile de n'y voir que l'effet d'une transmission culturelle. Sans l'explication phylogénétique, la présence des symboles transculturels dans les rêves, l'origine de la religion et celle du lien social deviennent énigmatiques

Le lien entre la psychanalyse et Lamarck n'est pas circonscrit à la transmission des caractères acquis. La théorie des pulsions de vie (force catalytique poussant à la complexité) et de mort (force destructrice dégradant la complexité) est dans la droite ligne de la pensée du naturaliste français. En traduisant la pensée de Lamarck en termes modernes : il existe dans le vivant des forces catalytiques et destructrices combinées dans des organisations et se résolvant par la complexification des formes. Ces formes modelées par interaction avec le milieu sont transmises à la descendance. L'existence de forces antagonistes de liaison et de déliaison n'est pas une lubie d'un naturaliste du XVIII^{ème} siècle. L'analyse de la situation thermodynamique de tout être vivant montre l'existence d'une force luttant contre l'entropie pour maintenir l'unité de l'individu. Il existe une polarité entre une tendance à la création d'unités de plus en plus grandes (évolution vers la complexité) et une tendance à la désintégration de ces unités. Le fait est observable à tous les niveaux de l'évolution. Le réductionnisme méthodologique ne peut pas rendre compte de l'évolution vers la complexité. Il conserve un intérêt de description locale et une efficacité opératoire mais il ne peut rendre compte du vivant. Il existe ainsi un néo-lamarckisme moderne bâti sur un fait reconnu : le génome peut

être influencé par l'environnement. Ce lamarckisme contemporain n'est pas en mesure de concurrencer le paradigme darwinien dominant (auquel il ne s'oppose pas sur tous les aspects). Cependant, sa résurgence donne une légitimité au débat sur la transmission phylogénétique de l'expérience acquise. Le néo-darwinisme n'a pas réponse à tout¹⁵. Si le cœur de la théorie de Darwin, à savoir l'évolution des formes vivantes par sélection naturelle n'a pas à être remis en cause, le déterminisme profond de la grande évolution reste encore mystérieux¹⁶.

En tous cas, que l'on soit dans une perspective lamarckienne ou darwinienne, un fait reste central. La constitution de notre appareil psychique récapitule son évolution. Si l'on accepte la continuation de l'évolution, il faut en conclure que notre appareil psychique continue à évoluer, que ses instances se modifient, et que d'autres apparaissent¹⁷. Nous sommes

15. Sélection naturelle des formes générées par les variations aléatoires du génome au travers de la survivance des formes les plus adaptées au milieu.

16. « La mutagenèse est utilisée par les êtres vivants pour ajuster vaillamment que vaillent leur génotype aux conditions du milieu. Elle a pour effet certain de personnaliser les sujets composants l'espèce. Lui attribuer un rôle prépondérant dans la grande évolution, c'est exprimer une hypothèse qui ne s'appuie pas sur les faits. Le mécanisme de la grande évolution, c'est-à-dire la vraie, reste à découvrir. » Pierre-Paul Grassé, Article « Évolution », *Encyclopaedia Universalis*, 2002.

17. À notre connaissance, Didier Anzieu a été le plus loin dans cette hypothèse. Il interprète l'histoire des idées en regard de l'installation des instances psychiques : « Chaque fois que l'appareil psychique connaît un développement notable, cela se traduit par le fait que des idées nouvelles font leur apparition. Quand nous voyons la religion apparaître chez l'homme préhistorique, c'est l'indication que le surmoi s'ébauche et que s'établit une différenciation importante du moi. Quand nous voyons apparaître le précepte delphique (« connais-toi toi-même ! ») et qu'au même moment, en Inde, à un siècle près, apparaît un précepte analogue bouddhique, c'est que quelque chose de nouveau fait son apparition qui est une différenciation plus poussée du surmoi comme celle qui s'est manifestée par le phénomène religieux. (...) C'est le moment où le surmoi se retourne vers le moi pour lutter contre l'inflation narcissique de celui-ci et lui donner l'injonction de prendre conscience de ses limites. » Anzieu D., Discussion suite au rapport de Y. Bres, *Psychologie de la connaissance de soi*, symposium de l'association de psychologie scientifique de langue française, Puf, 1975, p.95

obligés d'intégrer l'évolution et celle-ci nous force à admettre la complexité.

L'intégration de la complexité est une nécessité pour toutes les sciences. Elle l'est *a fortiori* pour la psychanalyse dont le domaine d'étude, la vie psychique, est au sommet de l'évolution de la complexité humaine. Mais accepter d'être au sommet ne signifie pas que l'on se désintéresse des autres niveaux. Au contraire, réfléchir dans la complexité, c'est accepter la coexistence des causes et abandonner une conception dualiste de la détermination. La théorie freudienne est bâtie sur une réalité non observable mais agissante (représentations refoulées, le traumatisme, la séduction) qu'il est possible de connaître avec une instrumentation convenable (l'association libre, l'interprétation des rêves, le maniement du transfert). Il ne s'agit pas d'une réalité historique car la psychanalyse est justement issue de l'abandon par Freud du fait traumatique réel (la séduction par le père) pour la réalité psychique du fantasme œdipien. Mais sur le plan épistémologique, la situation reste la même : il existe un agent caché, le fantasme inconscient, qu'il est possible de dévoiler.

Le rapport observateur objet

La césure entre observateur et objet est le schéma de l'approche scientifique du XIX^{ème} siècle où une théorie vraie peut permettre de rendre compte de la totalité d'un phénomène (« le miracle de la physique »). L'apport de Freud sur la vie psychique, l'inconscient, le rêve, les névroses, la religion rentrent dans ce cadre. Le déterminisme d'un observable caché (latent) va être découvert puis théorisé. Aujourd'hui, il n'est plus possible d'imaginer une théorie univoque pour rendre compte d'un objet à partir du moment où ses états sont en interaction avec son environnement. La multiplicité des facteurs agissants, la rétroaction des conséquences sur les causes, l'auto-organisation de la complexité excluent toute détermination monovalente. Dire par exemple que le comportement phobique d'une patiente qui refuse d'aller dans une foule est déterminé par un fantasme de prostitution est un énoncé de causalité linéaire. Cet énoncé est plausiblement vrai. Son interprétation par l'analyste peut lever le symptôme. Mais un psychologue cognitiviste

qui met en évidence la prévalence d'un script anxieux liée à la perte des informations topographiques dans un espace inconnu a aussi raison. Il énonce également une détermination vraie. Il peut aussi lever le symptôme par ses techniques de désensibilisation. Il est certain que le symptôme peut se déplacer et se manifester ailleurs. Mais dire que la psychanalyse atteint la cause efficiente (l'angoisse primaire) alors que le cognitiviste ne lève que des lièvres secondaires est un non sens vis-à-vis de l'épistémologie de complexité. Il n'existe pas de cause efficiente primaire mais des systèmes en interaction où il devient impossible de distinguer cause et conséquence.

La complémentarité

Aucun objet complexe ne peut être constitué s'il n'est pas saisi par plusieurs théories « complémentaires ». La complémentarité est imposée par la complexité du réel qui empêche toute réduction d'un phénomène à une détermination causale et par l'interdépendance entre objet observé et instrument d'observation. La complémentarité impose de rentrer dans une perspective, d'adopter le lexique de son instrumentation et de faire confiance à ses outils. La complémentarité des regards est nécessaire dans l'inter-disciplinarité – plusieurs disciplines avec leurs méthodes et leurs instruments croisant leurs données – elle est nécessaire dans l'intra-disciplinarité – à l'intérieur d'une même discipline, des théories (instruments) différentes sont utilisées – et enfin en transdisciplinarité – un même observateur utilise des théories appartenant à des champs disciplinaires différents. La transdisciplinarité est la plus fructueuse mais elle est aussi la plus difficile. Une approche transdisciplinaire a tendance à survoler les différents champs du savoir. Ce survol peut entraîner des erreurs d'appréciation, des simplifications dommageables. Il est difficile d'avoir une pratique extensive dans plusieurs domaines scientifiques. Le temps de formation, les nécessités, rendent problématique pour un chercheur l'exercice de plusieurs pratiques dans des champs différents. Or, il n'y a pas de compréhension d'un champ scientifique sans une pratique concrète. On ne comprend un objet que si on l'a « touché du doigt », fût-il le doigt virtuel d'un tableur statistique,

d'un réactif biochimique, d'un analyseur spectral, ou d'une réaction contre-transférentielle.

Un périmètre génératif

Un des gains de la perspective de la complexité est dans la possibilité d'une interprétation de l'épistémologie de la psychanalyse. Elle est considérée comme une section partielle d'intelligibilité dans la complexité du réel. Pour des raisons sociologiques liées à sa reconnaissance au début de son existence, elle s'est érigée en discipline indépendante. Instituts et formations spécifiques, dont l'entrée nécessitait une allégeance doctrinale, étaient des nécessités liées aux combats de survie dans un environnement hostile. La situation est aujourd'hui renversée. C'est à la psychanalyse de s'ouvrir si elle ne veut pas mourir ou devenir l'agent d'un obscurantisme contemporain. Paradoxe cruel pour la découverte freudienne, une des plus grandes lumières de l'histoire de la pensée humaine.

La complexité permet de réinterpréter les moments épistémiques de la psychanalyse. La découverte fondamentale est celle de l'inconscient avec ses propriétés liées au processus primaire et au statut déterminant de la sexualité. En termes de complexité, c'est la découverte du système interne, dont on ne peut connaître que des sections locales et apprécier ces trajectoires de déploiement.

La découverte des instances constitue le second moment. Les instances sont des organisations douées de stabilité structurelle. Leurs rapports, leurs conflits, leurs émergences, leurs évolutions ou leurs dégradations sont découverts progressivement et décrits dans les lexiques de la psychanalyse. Le troisième moment est celui des interfaces entre ce système dynamique et les autres systèmes avec qui il coexiste. L'œuvre de Lacan, par exemple, peut être interprétée comme une construction ingénieuse tentant de décrire l'interface entre le psychisme et l'organisation symbolique du langage. Elle a emprunté un lexique mixte combinant ceux de la psychanalyse, de la linguistique et enfin de la topologie, lexique spécifique des interfaces.

D'autres interfaces existent : avec les organisations sociales, avec les organisations culturelles, et enfin avec l'organisation biologique. Il n'est pas sûr que

la psychanalyse contemporaine soit orientée vers la compréhension de ces interfaces. Du coup, elle est entraînée soit à la reformulation de thèses déjà énoncées - impasse assurée - soit à une quête frénétique des origines du psychisme au prix de l'erreur génétique d'une description en mots de processus mentaux existant en dehors des mots - soit à une extension dans des domaines où elle n'apporte aucun gain. Un paradigme vit toujours au dessus de ses moyens. L'utilisation dans la psychanalyse du langage et des présupposés de la complexité risque d'entraîner sa dissolution conceptuelle. Nous devons avancer en gérant une double contrainte : tenter de déployer le nouvel imaginaire théorique de la complexité et dans le même temps rester fidèle aux fondamentaux de la découverte freudienne. Cette double contrainte impose de délimiter le périmètre génératif de la psychanalyse. Nous proposons un triangle tendu entre trois pôles correspondant aux faits fondamentaux.

1. Le premier pôle est l'existence de l'inconscient, lieu de déploiement des processus primaires, (condensation, déplacement, procédés de figuration, non contradiction), observables dans la psychopathologie de la vie quotidienne (lapses, actes manqués), dans certaines formations pathologiques ainsi que dans le rêve, gardien du sommeil et réalisation de désir soumis au refoulement. Nous rajouterons l'existence des traces mnésiques phylogénétiques. L'atemporalité de l'inconscient, qualité fondamentale, implique le transfert des relations infantiles sur l'actuel observable de façon privilégiée dans la situation de la cure analytique mais qui est présent dans l'ensemble des relations humaines. L'essentiel de ce pôle est présenté dans *L'Interprétation des rêves* (1899)¹⁸.
2. Le second pôle correspond au caractère continu de la pulsion sexuelle, au statut particulier des représentations de la sexualité dans l'inconscient, à l'existence de la sexualité infantile (zones érogènes) ainsi qu'à son développement ontogénétique particulier (bisexualité primaire, diphasage, indépendance de la génitalité). L'essentiel de ce pôle est présenté dans *Les trois essais sur la théorie sexuelle* (1905)¹⁹.

3. Le troisième pôle est l'identification. L'homme ne peut se construire sans une identification à l'autre mais cette identification à l'autre nécessite l'amour de soi (narcissisme). L'essentiel de ce pôle est dans l'article *Pour introduire le narcissisme* (1914)²⁰.

Définir ces trois pôles ne signifie pas qu'il faille abandonner les autres thèses de Freud et ne plus le lire dans son intégralité. Son génie est présent dans son œuvre entière. Mais il est légitime de distinguer ce qui dans l'œuvre de Freud constitue les faits fondamentaux et les superstructures construites pour les interpréter. Les trois pôles que nous proposons définissent, à notre sens, le périmètre minimal de la psychanalyse. À l'extérieur, on est hors du champ analytique, à l'intérieur on est dans le cadre de la psychanalyse freudienne. Les nouveaux énoncés qui ne remettent pas en cause ce périmètre appartiennent à la psychanalyse. Toute tentative d'étendre ce périmètre à l'ensemble de l'œuvre freudienne risque sa fétichisation, son institution comme dogme et constitue une erreur d'appréciation du statut épistémique de la pensée freudienne, pensée exploratrice. La théorie des instances de l'appareil psychique, les étologies, la théorie des pulsions, les techniques de cure, les interprétations des faits culturels deviennent des thèses secondaires qui peuvent être considérées comme relatives et non fondatrices de la psychanalyse. Elles peuvent être conservées, complétées, affinées, abandonnées ou suppléées par d'autres. Ainsi, le complexe d'Œdipe, dominant dans certaines cultures, l'est moins dans d'autres. Il peut exister des structures anthropologiques distinctes de l'Œdipe permettant l'internalisation de l'interdit de l'inceste et guidant le refoulement. Des situations anthropologiques nouvelles peuvent être appréhendées de façon différente. Des enfants issus de procréations médialement assistées, vivant sans père, ou sans mère, issus de couples homosexuels, se développent en dehors de toute référence à une situation œdipienne classique²¹. Ils restent des êtres humains et la suspicion qu'ils seront tous psychotiques est une affirmation hasardeuse. L'utilisation de ce périmètre ouvre

18. Freud S., *Œuvres complètes, psychanalyse*, volume IV, 1899, Puf, 2003.

19. Freud S., *Œuvres complètes, psychanalyse*, volume VI, 1905, Puf, 2006.

20. Freud S., *Œuvres complètes, psychanalyse*, volume XII, 1914, Puf, 2005.

21. La pensée de Lacan a été la plus féconde sur ce plan en positionnant dans l'organisation symbolique externe (désir de la mère porté sur un autre que l'enfant) les conditions nécessaires à la structuration psychique.

surtout de nouvelles perspectives en rendant possible l'intégration entre les données de la psychanalyse et les sciences de la complexité. La découverte de nouvelles instances, la réinterprétation de l'appareil psychique, la découverte de ses liens avec son enracinement biologique peuvent devenir de l'ordre du possible tout en ne dénaturant pas les faits fondamentaux découverts par Freud.

Conclusions

Nous n'avons pas traité l'ensemble des facteurs impliqués dans la crise contemporaine de la psychanalyse et en avons peut-être scotomisé certains inconsciemment. Les débats théoriques en psychanalyse ont été abordés superficiellement mais ceux-ci sont traités par de nombreux commentateurs et historiens et nous n'aurions pu que reprendre leurs synthèses. Nous n'avons pas non plus marqué de façon claire la distinction entre des indices de la crise, ses facteurs déterminants et ce qui nous apparaît comme des voies de résolution. Cette indistinction n'est pas gênante. Il est hasardeux dans l'analyse d'une crise, phénomène non linéaire et récursif, de décréter ce qui est cause et ce qui est conséquence. Par contre, nous avons insisté sur l'écart entre le mouvement des sciences et la psychanalyse. Cet écart nous semble un facteur plus actif dans ses effets que les facteurs sociologiques ou les critiques dont la psychanalyse s'est toujours accommodée. La disjonction épistémologique est préoccupante pour la survie de la psychanalyse car elle la pousse sur le versant des idéologies. Sa survie impose de disposer d'un nouvel horizon de pensée, de tirer du matériel de nouvelles pratiques, et de l'interpréter par le *nouvel imaginaire théorique* de la complexité. La complexité impose la complémentarité. Celle-ci fait mauvais ménage avec la tendance à la spécialisation exclusive des psychanalystes²². Elle nous invite à assouplir

22. « La spécialité m'est impossible. Je fais sourire. Vous n'êtes ni poète, ni philosophe, ni géomètre, ni autre. Vous n'approfondissez rien. De quel droit parlez vous de ceci à quoi vous n'êtes pas exclusivement consacré ? Hélas, je suis comme l'œil qui voit ce qu'il voit. Son moindre mouvement change le mur en nuage ; le nuage en horloge, l'horloge en lettres qui parlent. C'est peut-être là ma spécialité. » Valéry P., *Cahiers*, I, La Pléiade, p.77.

notre surmoi analytique et à redécouvrir le plaisir de l'investigation. Nous ne devons pas hésiter à adopter une heuristique téléologique, c'est-à-dire raisonner en termes de fonctions et de finalité dans le cadre évolutif. À quoi servent les instances, pourquoi l'inconscient, pourquoi l'indépendance de la sexualité ? Penser en termes de buts et de fonctions ne signifie pas que l'on adopte philosophiquement un point de vue finaliste mais que l'on insère toute réflexion sur le psychisme au sein de l'évolution en accord avec les fondements de la pensée de Freud²³.

Cette réflexion nécessite de nouvelles sources cliniques. La clinique contemporaine est pleine d'objets en friche qui appellent une vision psychanalytique renouvelée : troubles identitaires, dépressions existentielles, addictions, formes autistiques, violence, pathologies narcissiques multiples, mais aussi d'objets culturels nouveaux, tels les réseaux sociaux numériques et les mondes virtuels. Ces objets imposent un renouvellement des pratiques et des théorisations. Nous ne devons pas nous laisser impressionner par les corpus existants en psychanalyse post-freudienne, corpus imposants, mais dont l'opérativité ne se mesure pas à leur influence dans l'institution psychanalytique, ni au nombre de références dans les mémoires d'étudiants en psychologie. Elle s'évalue à leur capacité à rendre le réel intelligible. De même, la sacralisation de la cure type doit être remise en question. La cure type ne peut répondre à toutes les configurations cliniques. Par contre, la cure type restera incontournable dans la formation initiale d'un psychanalyste. C'est par elle, et par l'expérience vécue du transfert, que se construit la conviction de l'existence de l'inconscient. La pérennité de la psychanalyse s'appuiera sur l'expérience essentielle de la cure, mais sa crise montre qu'elle ne survivra pas si elle dépare de sa curiosité pour la complexité du réel.

Références

Abraham F.A., *A Visual Introduction to Dynamical Systems Theory for psychology*, The Science Frontier Express Series, 1989.
Castel R., *Le psychanalyste*, Maspero, 10/18, 1973.

23. Sulloway F., *Freud, biologiste de l'esprit*, 1979, Fayard, 1981, et Ritvo L.B., *L'ascendant de Darwin sur Freud*, NRF, 1990.

- Ehrenberg A., « Les changements de la relation normal – pathologique, À propos de la souffrance psychique et de la santé mentale », *Esprit*, N° 304, p. 130-155, 2004.
- Ellenberger F.H., *Histoire de la découverte de l'inconscient*, 1970, Traduction française, Fayard, 1994.
- Fenichel O., *La théorie psychanalytique des névroses*, 1945 Tome 1, Puf, 1953.
- Freud S. *Œuvres complètes, psychanalyse*, XXII volumes, Puf.
- Green A., *Revue française de psychanalyse*, Courants de la psychanalyse contemporaine, sous la direction d'André Green, Puf, 2001.
- Kuhn T., *La structure des révolutions scientifiques*, 1962, Flammarion, 1983.
- Lacan J., *Écrits*, Le Seuil, 1966.
- Lecourt D., *Dictionnaire d'histoire et de philosophie des sciences*, (sous la direction de Dominique Lecourt), Puf, 2006.
- Marty P., « Organisations et désorganisations psychosomatiques, à propos de la complexité d'un système naturel » *Les théories de la complexité*, autour de l'œuvre d'Henri Atlan, 1991.
- Marty P., *La psychosomatique de l'adulte*, Puf, Que sais-je ?, 1990,
- Marty P., *L'ordre psychosomatique*, Payot, 1980.
- Marty P., *Les mouvements individuels de vie et de mort*, Payot, 1976.
- Morin E., *Introduction à la pensée complexe*, ESF éd., Paris, 1990.
- Ouss L., *Vers une neuro-psychanalyse*, Odile Jacob, 2009.
- Popper K.R., *La logique de la découverte scientifique*, 1959, Payot, 1973.
- Popper K.R., *Conjonctures et Réfutations, La croissance du savoir scientifique*, conférence British Council, 1953, 1963, Payot, 1985.
- Ritvo L.B., *L'ascendant de Darwin sur Freud*, 1990, NRF, 1992.
- Rosolato G., *Pour une psychanalyse exploratrice de la culture*, Paris, Puf, 1993.
- Roudinesco E., *Généalogie*, Paris, Fayard, 1984.
- Roudinesco E., Plon M., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Fayard, 2006.
- Roustang F., *Elle ne le lâche plus*, Éditions de Minuit, 1981.
- Roustang F., *Un destin si funeste* Éditions de Minuit, 1976.
- Smadja C., *La vie opératoire, études psychanalytiques*, Puf, 2001.
- Smadja C., *Les modèles psychanalytiques de la psychosomatique*, Puf, 2008.
- Stora J.B., *La neuro-psychanalyse*, Puf, Que sais-je ? 2006.
- Sulloway F.J., *Freud, biologiste de l'esprit*, 1979, Paris, Fayard, 1981.
- Valéry P., *Cahiers*, La Pléiade, Tome I et II, 1973.
- Wildlöcher D., « La psychopathologie entre Claude Bernard et Darwin », *Les évolutions, Phylogénèse de l'individuation*, Puf, 1994.